

Histoire sociale et intellectuelle de la Chine

M. Jacques GERNET, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

I. Recherches sur les académies en Chine

Comme celui de l'année précédente, le cours s'inscrivait dans le thème général de cette « confucianisation » de la société chinoise, sans cesse reprise depuis le XI^e siècle, dont les marques sont encore visibles de nos jours. Les académies ont été sans doute une des institutions qui ont le plus contribué à la définition et à la diffusion du néo-confucianisme (*daoxue*). Leur histoire qui s'étend sur un peu plus d'un millénaire ne peut guère être dissociée de celle du système éducatif, en même temps qu'elle met en cause toute l'histoire politique et intellectuelle de la Chine au cours de la même période. C'est dire qu'à côté d'un survol qui visait à mettre les choses en place, il a fallu se borner à un nombre de questions limité. Ont été mis à profit un ensemble de travaux chinois parus dans les dix années qui ont précédé la dernière guerre et les études plus récentes de T. Grimm, Ôkubo Hideko, J. Meskill, ainsi que l'excellent *Zhongguo gudai shuyuan zhidu*, ouvrage collectif publié à Shanghai en 1981, sans compter un large recours aux sources elles-mêmes. La masse de la documentation est écrasante.

D'humble origine — les premières académies au X^e siècle n'étaient que de simples ermitages où, dans une époque de troubles, certains érudits ont cherché à préserver les traditions classiques —, les académies chinoises n'ont rien de commun avec les sociétés savantes de l'Europe moderne. Ce sont des fondations privées ou semi-privées où des maîtres célèbres dispensent librement un enseignement moral et philosophique qui est généralement appuyé sur une interprétation des Classiques. Le terme le plus courant pour les désigner est celui de *shuyuan*. Il évoque un ensemble de bâtiments sur cours qui comportent une bibliothèque. Leur premier développement se situe dans l'atmosphère de renouveau général que suscitent les transformations économiques et sociales de l'époque des Song (960-1279) : essor de la riziculture savante, extension des classes lettrées, diffusion de la xylographie (la première impression des Classiques est achevée en 951 et les académies

reçoivent dès la fin du x^e siècle des exemplaires imprimés à Kaifeng aux frais de l'administration centrale), développement de l'Etat bureaucratique. Les conditions de l'époque expliquent la liaison mieux affirmée que jamais entre culture, réforme et contrôle de soi (*xiushen*), d'une part, responsabilités sociales et politiques, d'autre part.

On a insisté en particulier sur l'influence remarquable des modèles bouddhiques. Dès l'époque des précurseurs au ix^e siècle, le mouvement néo-confucéen peut être interprété comme une réaction « nationaliste » contre les influences dominantes du bouddhisme : la religion étrangère est accusée d'avoir corrompu depuis plus de huit siècles toute la société chinoise et de l'avoir détournée de ses traditions authentiques. D'où la volonté de retour aux Classiques et aux institutions de l'antiquité, l'idéalisation du passé le plus ancien, une hostilité générale à l'égard des superstitions et un certain rigorisme moral. Mais parce que les habitudes d'esprit et les usages sont difficiles à modifier, le néo-confucianisme emprunte très largement au bouddhisme dans bien des domaines. Ces emprunts semblent manifestes dans le cas des académies. Les *shuyuan* apparaissent comme une réplique des monastères. Ils le sont dans leur plan même (suite de cours fermées, hall principal avec statues cultuelles — remplacées par des tablettes funéraires après 1530 — salle de conférences, cellules, bibliothèque, salle de bains...) et dans le choix des sites (régions isolées, le plus souvent en montagne, propices au recueillement et à la contemplation de la nature), ce qui explique la transformation assez fréquente au cours de l'histoire d'académies en monastères et de monastères en académies. Les règles de vie sont analogues ainsi que le style des réunions : culte rendu aux anciens maîtres dans les *shuyuan*, chants de poèmes, lectures commentées, exposés improvisés notés en sténographie, questions et réponses. Les premières académies se sont inspirées des règles monastiques adoptées par la secte du *chan* aux ix^e-x^e siècles. Suivant une pratique que l'Eglise bouddhique avait répandue en Chine et qui était de règle pour les monastères, l'entretien des maîtres et des disciples dans les académies est assuré par les revenus de fondations inaliénables (fermages de terres ou, surtout à l'époque mandchoue, intérêts d'un capital en lingots d'argent). Enfin, il arrive que certaines académies, comme certains monastères importants, reçoivent de la cour une sorte de reconnaissance officielle sous la forme d'un panneau d'entrée portant, de la main de l'empereur, soit leur nom, soit un précepte en quelques caractères (c'est ainsi que les missionnaires jésuites de Pékin, dont les Chinois pouvaient croire qu'ils tenaient une sorte d'académie, avaient reçu de l'empereur Kangxi un panneau portant les deux caractères *jingtian*, « respectons le Ciel »).

L'enseignement des académies est dans son principe un enseignement désintéressé, en marge de celui des écoles d'Etat instituées à partir de 1044. Les *shuyuan* semblent assurer une sorte de fonction compensatrice : ils se multi-

plient aux époques où le système des écoles et des concours qui ouvrent accès aux fonctions publiques entre en décadence (xii^e-xiii^e siècles, fin xv^e-xvi^e siècles) et tendent à disparaître quand l'attrait de ce système sur les élites apparaît dominant (xi^e, fin xiv^e-xv^e siècles) à moins que les *shuyuan* ne soient presque entièrement intégrés au réseau des écoles officielles, comme ce fut le cas sous les Mongols et à l'époque mandchoue. Mais l'essor des académies peut être aussi interprété comme l'indice d'une plus grande liberté et d'un relâchement du contrôle de l'Etat sur l'enseignement et sur la vie intellectuelle. La chose paraît évidente au xvi^e siècle.

Bien des faits montrent d'ailleurs qu'on ne peut pas assimiler, comme on le fait trop souvent, néo-confucianisme et orthodoxie officielle (orthodoxie qui n'a été fixée qu'au xiv^e siècle sous les Mongols). Les académies trouvent leur justification dans cette thèse fondamentale du confucianisme : la recherche du pouvoir, des honneurs et des richesses pervertit l'homme parce qu'elle l'habitue à penser basement. La vraie sagesse est pure de toute référence au moi (thèse dont les conséquences philosophiques ont été considérables). L'opposition du *li* (l'intérêt) et du *yi* (son contraire : le sens désintéressé du bien) est un des thèmes le plus souvent débattus dans les académies, et l'un des exercices le plus souvent recommandés aux disciples consiste à démêler par introspection tout ce qui, dans leurs pensées et leur conduite, peut être inspiré à leur insu par des motifs égoïstes. En réaction contre la corruption des milieux dirigeants (mais aussi contre les tendances trop naturelles au formalisme et contre les aspects utilitaristes de l'enseignement officiel), le mouvement des académies a été ressenti comme une forme d'opposition politique. De là, les attaques portées contre les gens du *daoxue*, accusés aux xii^e et xiii^e siècles de former des groupes de pression et de répandre de fausses doctrines.

Le très grave déclin du système des concours à la fin du xv^e siècle n'est certainement pas étranger au puissant renouveau du mouvement des académies et à la réinterprétation des traditions lettrées dans la dernière partie de l'époque des Ming. La réaction anti-intellectualiste qui s'amplifie sous l'influence de Wang Yangming (1472-1529) se traduit par une multiplication des *shuyuan* et par de nouveaux heurts entre les milieux dirigeants et cette partie du mandarinat qui se mêle de philosophie. Le xvi^e siècle est une époque de discussions, de circulation des idées, d'osmose entre culture savante et culture populaire, entre bouddhisme et traditions lettrées. Cénacles, écoles, courants de pensée n'ont jamais été aussi nombreux. Wang Yangming, qui occupe en Chine une place analogue à son contemporain Luther en Europe, en appelle aux vérités intimes contre l'érudition et le formalisme. Il ouvre ainsi une voie facile dont les dangers n'apparaîtront qu'après sa mort. L'étude des réactions hostiles au mouvement des académies (plus de 700 créations sans doute au xvi^e siècle, dues principalement à Wang

Yangming, Zhan Ruoshui (1466-1560), et surtout à leurs disciples) a permis de mettre en lumière la complexité de leurs motifs. L'un des principaux est la crainte justifiée de voir se former des clans de fonctionnaires. Il existe des réseaux régionaux d'académies et le ralliement à un maître influent est souvent le meilleur moyen de faire carrière. A prêcher le désintéressement et la sincérité on fabrique facilement des hypocrites. Un autre motif est l'hostilité aux critiques de caractère personnel ou politique qui s'expriment d'ailleurs ouvertement au début du XVII^e siècle dans les milieux qui gravitent autour de l'académie du Donglin et forment un groupe de pression, puis dans les manifestations d'étudiants affiliés au parti du Renouveau après 1628. L'attachement des milieux dirigeants à l'orthodoxie qui est inséparable du système des concours depuis le milieu du XIV^e siècle explique aussi leurs réactions devant la liberté de plus en plus grande avec laquelle étaient interprétés les Classiques. Que certains fonctionnaires provinciaux aient entretenu volontiers une confusion entre leurs activités administratives et leurs activités académiques était une autre source d'irritation. Il y avait enfin le souci de l'ordre public : à l'écart des grands centres, les assemblées d'académie réunissaient assez souvent plusieurs centaines d'auditeurs. On donne même parfois le chiffre de plusieurs milliers. Les académies pouvaient servir de refuge à des gens sans aveu. Certaines réunions, comme dans l'école de Taizhou, avaient l'allure de prêches suivis de cantiques auxquels assistaient les gens du peuple : paysans, marchands et artisans. Le risque semblait grand de voir se développer des sociétés secrètes et naître des mouvements incontrôlables.

Dans la mesure où les académies étaient les centres d'une vie intellectuelle relativement indépendante, leur existence même avait une signification politique. Mais l'erreur serait de faire de l'Etat une abstraction et de l'orthodoxie néo-confucéenne des frères Cheng et de Zhu Xi une sorte d'entité. Vie politique et vie intellectuelle sont intimement liées et les lignes de partage passent à l'intérieur même du mandarinat et des milieux lettrés. L'histoire des idées en Chine semble faite d'une série de réactions contre les excès des tendances antérieures. L'une des plus violentes s'est produite lors de l'installation de la dynastie sino-mandchoue et a conduit à une condamnation radicale du libertinage de la fin des Ming en même temps qu'à un retour à l'orthodoxie et aux connaissances pratiques. L'évolution des milieux lettrés allait dans le sens même que pouvait souhaiter un pouvoir particulièrement soucieux du maintien de l'ordre. Les académies les plus originales de l'époque mandchoue sont, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e, des pépinières d'érudits. C'est l'époque du triomphe de cette philologie scientifique qui fait appel sans exclusive à tous les témoignages du passé et aux sciences auxiliaires de l'histoire : phonologie, géographie historique, épigraphie, critique textuelle... et même, comme dans les académies fondées par Ruan Yuan (1764-1849) à Hangzhou

et à Canton, astronomie et mathématiques. Mais c'est aussi l'époque où la plupart des académies ne sont plus que des écoles supérieures de préparation aux concours officiels.

II. *Recueils de notes diverses d'époque Ming*

Le *Wuzazu* de Xie Zhaozhe (1567-1624), fonctionnaire, lettré, poète, bibliophile, collectionneur de peintures, calligraphies et céramiques, est l'ouvrage qui a fourni la matière du séminaire. Proscrit en Chine sous les Qing à cause de quelques termes jugés injurieux par les Mandchous, il avait été réédité au Japon, où il était très apprécié, en 1661 et 1795. Des deux éditions modernes de 1935 (Zhongyang shudian) et de 1959 (Zhonghua shuju, établie d'après un manuscrit de la bibliothèque de Shanghai et deux imprimés d'époque Ming), c'est la première qui contient le moins de fautes évidentes et à laquelle on s'est reporté.

L'auteur, d'origine foukiénoise, est une personnalité attachante. Ouvert, curieux, sceptique, il porte sur la société de son temps des jugements dépourvus de tout préjugé. Ainsi, à propos des femmes et des esclaves (c'est-à-dire de la domesticité) envers lesquels la plupart des hommes se montrent si exigeants et si injustes, à propos de la vie libre et indépendante des nomades qu'il n'est pas loin de juger préférable aux innombrables contraintes de la vie en Chine ou du rôle hypocrite des riches familles des provinces maritimes dans les activités de contrebande et de piraterie. L'indépendance d'esprit dont fait preuve Xie Zhaozhe est sans doute particulière à certains milieux lettrés de la fin des Ming (rappelons aussi qu'il est d'une province ouverte aux influences du dehors). Il se trouve que la préface du *Wuzazu* est d'un certain Li Weizhen (1547-1626) qui passe pour avoir préfacé une œuvre de Li Zhi, cet ennemi de tout conformisme, lui aussi foukiénois.

Divisé en cinq grandes rubriques (ciel, terre, hommes, plantes et animaux, actions humaines), le *Wuzazu* est une mine d'informations sur les réalités quotidiennes et la société chinoise de l'époque. Xie Zhaozhe, qui a parcouru un grand nombre de régions de Chine et a même accompagné une ambassade aux îles Ryûkyû, avait coutume de noter tout ce qui lui semblait remarquable dans les mœurs et les traditions locales. Mais son ouvrage, pas plus que bien d'autres sources analogues n'a guère été encore mis à profit par les historiens, à l'exception de quelques notes. Cela tient à la dispersion extrême du contenu et à la persistance d'une conception relativement étroite de l'histoire qui ne s'étend pas encore, pour la Chine, aux mentalités et aux mœurs.

Il a fallu faire un choix dans la matière de ce volumineux recueil. Ont été retenues en particulier les précisions que Xie Zhaozhe apporte sur la

prostitution féminine et masculine, et les explications à la fois économiques et sociales qu'il donne de son extrême diffusion. Les interdits et l'opinion publique seraient, à l'en croire, beaucoup plus sévères à l'égard des mandarins qui fréquentent des chanteuses que pour ceux qui ont rapport avec des mignons. Quant aux simples particuliers, ce sont des questions de prix qui les déterminent en faveur des jeunes garçons. Le chapitre huit contient aussi une longue note sur cette industrie qu'était devenue la vente des fillettes à Yangzhou. On les élevait en vue de leur futur métier en leur donnant une éducation raffinée.

La jalousie des femmes en régime de polygamie semble avoir été une source de gros tracas pour les maîtres de maison. Plusieurs notes du *Wuzazu* en témoignent. Mais, remarque Xie Zhaozhe, il y avait moins de femmes jalouses sous les Song à cause de la sévérité des règlements domestiques du Daoxue (le néo-confucianisme). Ce vaste mouvement de moralisation de la société chinoise aurait aussi eu pour effet de faire reculer la pédérastie. La remarque mérite d'être relevée.

Une note concerne la faible natalité des familles de la haute société par rapport à celle des gens du peuple. Cette faible natalité s'explique, suivant l'auteur, par la débilité d'enfants élevés dans du coton, la trop grande précocité de leur vie sexuelle, le trop grand nombre des concubines, l'abus de certaines drogues et le choix de femmes sveltes et gracieuses, mais impropres à avoir des enfants. Le P. Louis Le Comte avait remarqué à la fin du XVI^e siècle qu'en dehors des banquets et du théâtre, la plupart des gens de qualité en Chine « passaient tout leur temps libre dans leur sérail ».

Dans un tout autre domaine, on s'est attaché aux notes relatives à l'alpinisme, pratiqué souvent, il est vrai, en chaise à porteurs. On sait le goût ancien des Chinois pour la montagne auquel Paul Demiéville avait jadis consacré un bel article dans la revue *France-Asie*. Les notes très personnelles de Xie Zhaozhe sur ses excursions en montagne révèlent un voyageur qui aime avoir ses coudées franches et dont les préférences vont aux précipices les plus vertigineux et aux sites les plus sauvages. Le chapitre quatre du *Wuzazu* contient une sorte de précis pour bien voyager en montagne qui est plein d'humour et mériterait de figurer dans une anthologie universelle de l'alpinisme. On peut adjoindre à ces textes quelques notes sur les pèlerinages de montagne et les cultes populaires que Xie Zhaozhe, en bon lettré, réprouve vivement en dépit de son ouverture d'esprit.

Ne parlons pas de bien d'autres informations : sur les mendiants de Pékin dont l'auteur évalue le nombre à plus de 10 000, sur les activités maritimes ou encore, dans la quatrième section, sur les animaux. C'est une partie où abondent les notations surréalistes : poissons munis de pattes qui grimpent aux arbres, punaises qui récitent à voix basse des poèmes en prose du genre *fu*... C'est là qu'on trouve cet éloge des fourmis : « Entre les plus petits des

animaux, il n'y a rien d'aimable comme les fourmis ». C'est qu'elles ont toutes les vertus confucéennes : esprit de prévoyance, diligence, courage, sens de la solidarité et du devoir, respect des hiérarchies.

Comme bien d'autres ouvrages de ce type, le *Wuzazu* mériterait d'être indexé, seul moyen de rendre son contenu accessible.

J. G.

PUBLICATIONS

A History of Chinese Civilization (Cambridge University Press, Cambridge, 1982, 772 p.).

Comptes rendus critiques dans *T'oung Pao* (LXVII, 1-3, 1982, 170-173) et dans *Annales, E.S.C.* (mars-avril 1983, 310-314).

AUTRES ACTIVITÉS

Administration des Instituts d'Asie du Collège de France.

Codirection de la revue internationale de sinologie *T'oung Pao*.

Direction du *Hôbôgin*, dictionnaire encyclopédique du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises.

Communication au Convegno internazionale di Studi Ricciani (Macerata-Rome, octobre 1982).

Communication au Centre Sèvres (Paris, novembre 1982).

Communication au Colloque sur l'Etat en Chine (Bellagio, mai 1983).